

VICTOR HUGO

CARNETS INTIMES

1870-1871

publiés et présentés par

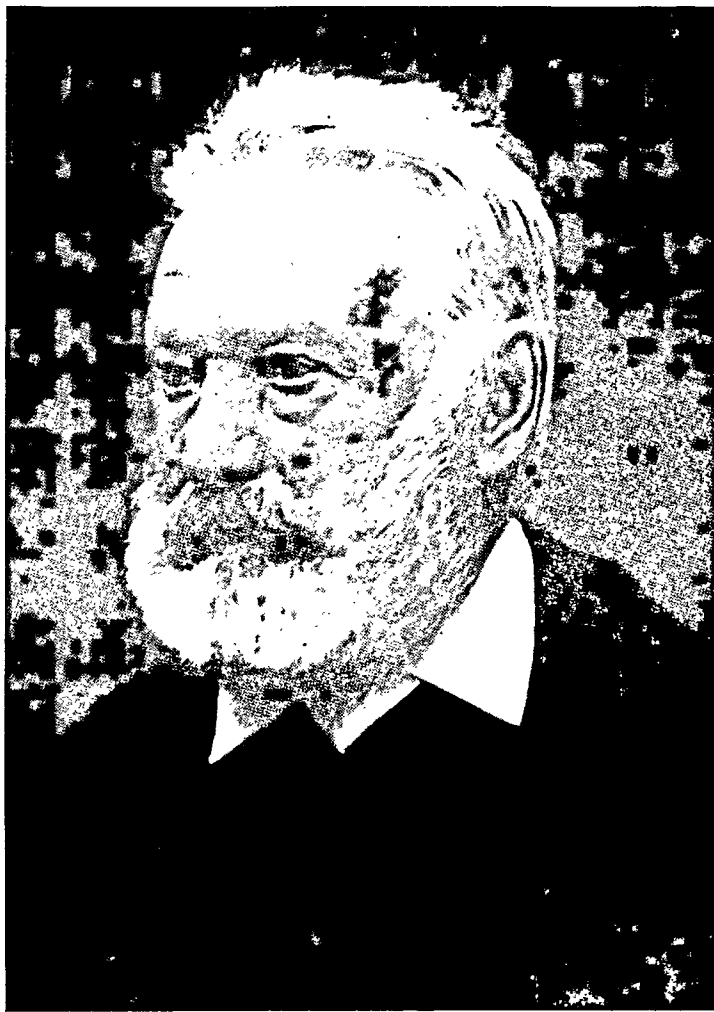
HENRI GUILLEMIN

nrf

GALLIMARD



ff



VICTOR HUGO EN SEPTEMBRE 1870

AVANT-PROPOS

Nous publions ici pour la première fois dans leur totalité plusieurs de ces carnets intimes de Hugo qui sont restés si longtemps secrets. A vrai dire, de vastes emprunts leur avaient été faits par P. Meurice, G. Simon et M^{me} Daubray pour leur édition des Œuvres complètes, dite « de l'Imprimerie Nationale », et qui, entreprise en 1901, n'a été achevée qu'en 1952. D'une part, G. Simon, en 1910, rééditant Alpes et Pyrénées et France et Belgique sous le titre général de En voyage, y avait adjoint de nombreuses pages inédites sur les excursions du poète dans les Ardennes, en Hollande et sur les bords du Rhin. D'autre part, en 1913, les Choses vues s'augmentèrent d'importants « extraits des carnets », 1868-1884. Les notices « historiques », dans cette édition, des œuvres composées après 1856 étaient principalement constituées d'éléments fournis par les écrits intimes; enfin, bien des textes du Tas de Pierres (1942) proviennent de ces albums mystérieux.

Pourquoi n'a-t-on jamais voulu les admettre au nombre des Œuvres de Hugo au même titre que la Correspondance, ou le Post-Scriptum de ma vie? Peut-être parce que ces carnets, conçus d'abord par le poète comme de petits livres de comptes, regorgent, pendant des années, d'indications ménagères dépourvues en effet de tout intérêt général; mais il est également hors de doute que des scrupules ou des interdictions retinrent les éditeurs : les carnets étaient trop éloquents sur deux chapitres délicats de la vie intime de Hugo,

l'un qui concerne ses amours, ou pour mieux dire ses divertissements érotiques, l'autre qui touche à cette part étrange de son destin, sur laquelle il paraissait préférable, aussi, de faire silence et qui le révèle non pas seulement attentif à ses rêves (cf., ici, 13 août et 10 décembre 1870, 17 août 1871), mais obsédé, mais hanté, par ce qu'il appelait les « phénomènes inexplicables ». Inopportun d'ajouter des pièces nouvelles au dossier des « désordres » du poète, comme autant d'armes supplémentaires fournies à la vigilance des haines toujours en éveil du côté de ceux qui ne lui pardonnent point d'avoir lutté pour la justice; dangereux, au moins autant, de leur laisser voir cet homme qu'ils abhorrent, tout préoccupé de « frappaements » qui le poursuivent et de bruits énigmatiques dans sa chambre (passim), ou de paroles qu'il lui arrive d'entendre quand il est seul (cf., ici, 22 mars 1871). Déjà il avait été convenu que l'on ne parlerait qu'à peine de ces expériences « spirites » conduites par lui, avec quelle passion pourtant, à Jersey, du mois de septembre 1853 au mois d'octobre 1855; et le vaste stock des procès-verbaux, dressés de sa main, des « séances de tables » de Marine-Terrace — avec toutes sortes de précieuses remarques incidentes — fut écarté de l'édition. Pareille mesure ne se pouvait accompagner d'une complaisance ruineuse à l'égard des carnets et de tout ce qu'ils contiennent de redoutable à ce sujet; car il ne s'agit point d'un incident localisé, d'une crise passagère; Hugo cesse d'interroger les tables après 1855, mais les « invisibles » ne le lâchent pas, et il eût été impie envers la mémoire du grand homme de laisser à nu ses crédulités. Le manteau de Noë s'imposait. D'autant plus que les esprits forts, qui ne sont point tous, tant s'en faut, du côté de la République, auraient eu beau jeu à des gloses, triomphantes ou douloureusement apitoyées, sur cette « démente » de Victor Hugo dont la Croix n'avait point manqué de faire mention, le cadavre du poète étant à peine refroidi (23 août 1885, Hugo avait expiré la veille : « Il était fou depuis trente ans. ») Bien assez

déjà qu'on puisse évoquer, tout près de lui, son frère Eugène, frappé de folie en 1822, et mort en 1837 à Charenton. Que l'on se taise sur l'autre drame, celui de 1863, où sombre la raison de sa fille Adèle, qui s'enfuit cette année-là d'Hauteville-House, qu'on ramènera, neuf ans plus tard, en France, semblable à un « fantôme glacé », et que son père ira voir, de temps à autre, dans la clinique de Saint-Mandé, « plus morte que les morts, hélas » ! La fille après le frère. Sinistre environnement. Ne rien dire au sujet d'Adèle. La faire oublier le plus possible. Encore un puissant motif de tenir sous clef les carnets.

Ce que l'on va lire dans cet ouvrage, c'est le texte complet des quatre carnets intimes où Victor Hugo prit quotidiennement des notes pendant ces mois de 1870 et 1871 qui formèrent ce qu'il nomma « l'année terrible ». Je n'ai supprimé, ça et là, que des indications de dépenses courantes ; rien d'autre, strictement. Un blanc, regrettable ; un vide, heureusement étroit : manquent, dans le premier carnet, — disparues je ne sais comment — les pages où figuraient les notes prises par le poète, à Bruxelles, du 25 au 31 août 1870. Au texte intégral des carnets, j'ai joint des fragments épars, les uns tracés sur un album à dessin que Victor Hugo utilisa en 1870 et 1871, les autres sur des feuilles volantes dont quelques-unes, du même format, ont été reliées avec le second carnet. Si j'ai choisi de publier les carnets de cette période plutôt que de telle autre, c'est qu'ils sont, de beaucoup, les plus copieux (le poète ne commença vraiment qu'en 1859 à prendre des notes journalières, l'ayant fait en 1846-1847, y ayant ensuite renoncé pendant près de dix ans) et qu'ils se réfèrent à l'époque la plus chargée d'événements que traversa Victor Hugo après les années 1848-1851. Sous nos yeux, dans ces pages, la déclaration de guerre, la fin de l'exil, le retour en France, le siège de Paris, la mort de Charles, la Commune, l'expulsion de Belgique, les séjours à Vianden et à Altwies, la naissance des pièces qui formeront l'Année terrible, la liaison du vieil homme avec Marie Mercier.

Gustave Simon, dans ses « extraits » de 1910 et de 1913 à l'intention d'En voyage et des Choses vues, ne se bornait point, comme c'était son droit, à des découpages, donnant tel paragraphe au public, laissant tel autre réservé. A l'intérieur même des fragments qu'il faisait mine de publier, G. Simon pratiquait des suppressions discrètes, dont un signe, du moins, semble-t-il, aurait dû nous avertir; mais point. Ici (23 septembre 1871) ce sont deux majuscules qui disparaissent : « D. V. », autrement dit « Deo Volente », autrement dit : « Si Dieu le veut, si Dieu le permet. » Façons cagotes, tic pieux dont il ne convenait point d'avouer qu'un homme de la taille de Hugo conservait la faiblesse. Plus loin (24 septembre 1871), c'est un détail qui saute, une confidence incorrecte, sur la chambre qu'à Reims, au moment du sacre de Charles X, en 1825, Hugo « partageait presque » avec la charmante Florville, « maîtresse de Duponchel ». En 1825! Alors que nous le croyions si sérieux! Ailleurs (27 novembre 1870), une allusion contristante à Jules Vallès nous est tout à coup dérobée. Était-il également superflu de reproduire la note du même jour où l'on voit « M. et Mme Paul Verlaine » en visite chez le poète des Châtiments? Et si du moins ces éditeurs, qui maniaient si bien les ciseaux, avaient ajusté, avec le même soin, leurs besicles! Fâcheux de lire « Paris est épuisé » lorsque Hugo a clairement écrit : « Paris est apaisé »; et de comprendre : « une lettre de Berne » lorsqu'il s'agit d'une lettre que le poète vient de recevoir de son ami « Berru »; et d'imprimer, laissant fuir le jeu de mots, « père conscrit », lorsque, annonçant son intention de s'engager comme garde national, l'ancien dignitaire de la monarchie de Juillet se voyait appeler, gentiment, « pair conscrit » par les journaux belges.

*

Quand je n'y serai plus, on verra qui j'étais.
Ce vers, isolé, que Victor Hugo avait jeté un jour sur un carré de papier, c'est le contraire d'un cri d'orgueil;

et pour en interpréter sans erreur l'intention, il suffit de rappeler les prescriptions testamentaires du poète. Tout, exactement tout ce qu'il laissait, en fait d'écrits, tout, disait-il, y compris « les fragments d'une ligne, ou d'un vers », tout devait — ou pouvait — être révélé. Autorisation plénière. Quant à lui, il ne dissimulerait rien; il ne recommandait à ses héritiers nulle prudence; il ne réclamait d'eux aucun ménagement. Rien de défendu; rien qui exigeât l'ombre. Ce que je fus, le voilà. Tout vous est ouvert, et mes secrets avec le reste. « D'autres ont plus souffert qui valaient mieux que moi. »

Est-on sûr d'avoir fait, ne fût-ce qu'à demi
Le bien qu'on pouvait faire?

.....
Même celui qui fit de son mieux à mal fait.

Et il écrit aussi, songeant à soi-même : certains hommes, d'un côté aspirent à « tout ce qu'il y a de pur, d'élevé, de rayonnant, et de l'autre ils se repaissent de turpitudes ». Ces appétits du sexe, ces convoitises du sang, « violences que nous fait la vie »... Qu'il ne trompe personne et qu'on le voie bien, tel qu'il était, authentique, avec ses fautes et ses misères, comme avec ce qu'il eut de meilleur.

Ainsi, livrant au grand jour le texte de ces carnets, je sais que j'ai sur moi l'acquiescement du mort et que j'accomplis sa volonté. Et d'ailleurs n'est-il pas toujours bon — et juste, et loyal — de n'avoir d'autre souci, en matière d'histoire, que la vérité? Je n'accepte pas qu'on me dise : attention! prenez garde! vous allez faire plaisir à ceux-ci, déplaire à ceux-là, desservir peut-être telle cause que vous aimez! Les arrière-pensées sont la plaie de l'histoire littéraire comme de l'histoire tout court. Une seule question dans tous les cas, qu'il s'agisse de Jean-Jacques ou de Rimbaud, des journées de juin ou du 2 décembre, de Lamartine ou de Victor Hugo, une question exclusive : savoir le vrai; et une seule règle : ce vrai, qu'attestent des documents sûrs, le

dire tout net et tout entier. Concernant Victor Hugo, en voici, des documents sûrs. N'était-ce pas lui-même, en 1863, à propos de l'Histoire, qui déclarait le temps venu, pour elle, d' « entrer dans la voie des aveux » ?

Une des choses, sans doute, les plus curieuses de la présente publication est constituée par les deux textes inédits et sans date qui touchent à cette « dictature » personnelle dont Hugo, un instant, soupesa l'idée. On nous avait très soigneusement caché cela. Eh oui ! Il semble bien qu'Hugo ait cru, tout de bon, quelques jours, à l'éventualité d'un pouvoir discrétionnaire qui lui serait confié à Paris. Il l'accepterait ; il le voudrait à la fois « sans limites » et « sans défense » ; il s'en « punirait » ensuite, même s'il avait mené sa tâche à bien, comme d'un « crime ». Naïveté d'une telle ampleur que l'on en demeure confondu. Et je veux supposer que cette hypothèse aberrante ne s'est offerte à l'esprit du poète qu'avant son retour en France, à l'heure des grandes illusions, et lorsqu'il ne devinait point toutes les combinaisons déjà prêtes, chez les réalistes à la Thiers et à la Jules Favre. Ou bien le soir du 5 septembre, lorsque sa tête sonnait encore des acclamations qui venaient d'accueillir sa rentrée dans la capitale après dix-huit années d'exil. Quoi qu'il en soit, ces lignes déconcertantes sont là, désormais. Elles comptent comme, dans les Souvenirs personnels de 1848-1851, ces vers ébauchés, fin 48, sur Louis Bonaparte, le « vengeur », et les « serres » de l'aigle qui valent mieux que les « ergots »...

Hugo parle trop d'aller se faire tuer, sans jamais pousser jusqu'aux remparts. Il est martial. Il fait l'acquisition d'un képi bleu, et même d'un capuchon de zouave, en prévision du froid de la nuit, qu'il redoute, dit-il, plus que les balles de l'ennemi. Il sollicite du général Trochu le laissez-passer nécessaire pour se rendre aux avant-postes, mais il n'y va point. On lui a « fait défense » de s'exposer à la mort, attendu que n'importe qui peut mourir pour la France, mais que Victor Hugo est le seul à pouvoir écrire les Châ-

timents, et la suite. Il trouve ce « fait défense » des gardes nationaux « touchant », « charmant ». Il se laisse convaincre. Qu'on ne se hâte pas trop de rire, néanmoins, et de tirer de cette abstention quelques conclusions abusives. La preuve est faite aujourd'hui — malgré Veuillot, et Biré, et de Broglie — que Victor Hugo, avant d'être septuagénaire, n'ignora point le courage physique, et s'exposa très littéralement à la mort lorsqu'il estima qu'il devait le faire, le 24 juin 1848 par exemple, rue Saint-Louis, et le 2 décembre 1851, sur les boulevards.

Il enregistre avec complaisance ses libéralités; il tient le compte de ce qu'il donne aux innombrables solliciteurs dont les lettres pleuvent sur lui depuis qu'on le sait à Paris; et il donne beaucoup, c'est exact; près de 5.000 francs en quatre mois (du 6 septembre 1870 au 8 janvier 1871), c'est-à-dire l'équivalent d'un million et demi d'aujourd'hui (1953), à peu près — sans compter ses droits d'auteur dont il fait abandon, pour toutes les lectures publiques de ses œuvres au profit des canons de la défense et des victimes de la guerre. Il a un carnet spécial pour ses aumônes, que Juliette Drouet tient à jour; mais il n'omet point de transcrire, pour lui-même, les chiffres que, sur sa demande, Juliette lui communique. Et il le fait sans déplaisir, s'admirant un peu. On répète assez, de toutes parts, qu'il est avare! Ses fils même murmurent contre lui, alors qu'il est avec eux, avec Charles surtout, à cause de ses deux enfants, d'une générosité royale (le 4 février 1870, tout à coup, un cadeau de 1.000 francs, à l'occasion du succès de Lucrèce Borgia; le 18 août, de nouveau, 1.000 francs, inattendus; soit quelque 600.000 francs d'aujourd'hui, en deux fois, et en guise de « petit surplus »). Mais Charles est un gouffre et lorsqu'il sera mort, brusquement, son père fera de tristes découvertes sur la gestion de son budget. Ce n'est pas ainsi que lui-même a mené ses affaires! Si sage, si raisonnable, n'ayant jamais une dette, économisant avec soin, pour les siens, quand il était jeune, avec quatre enfants,

veillant ensuite, dès qu'il eut constitué un capital, à ne jamais aller au-delà de son « revenu ». Ses dépenses, à Paris, pavillon de Rohan, sont énormes, car il reçoit beaucoup; mais opulentes ses ressources, et nous en verrons le décompte de sa main. Ses seules actions de la Banque de Belgique lui rapportent, annuellement, 39.000 francs de dividendes (disons 11 millions de francs 1953) et, du 15 février au 15 septembre 1871, il aura perçu, en droits d'auteur et dividendes divers, 72.000 francs — quelque chose, en chiffres ronds, comme 21 millions d'à présent.

Il est ami du solennel, parfois, et n'a jamais su, quand il prenait la parole en public, se défendre contre le grandiose. Je doute que les soldats blessés, dans cette ambulance qu'il visite le 11 novembre 1870, aient été aussi pénétrés d'émotion qu'il le croit, lorsqu'il s'est adressé à eux en ces termes : « Je vous salue, enfants de la France, fils de la République, élus qui souffrez pour la patrie! » Et l'on préférerait aussi qu'il n'eût point jugé bon d'affirmer : « Je ne désire plus rien sur la terre qu'une de vos blessures. » Il « désire » en tout cas, et vivement, les prévenances de ces jeunes femmes dont il relève dans ses carnets les adresses utiles, « 5, rue Frochot, au fond de la cour, au sixième », « 13, rue Tholozé, à Montmartre, au premier, la porte à gauche », « 60, rue Saint-Laurent, au troisième, la porte au fond »; ne lui prêtons point, du reste, en dépit de sa tête blanche, je ne sais quels pouvoirs herculéens. Une lecture minutieuse de tous les carnets dont j'ai pu examiner le texte nous éclaire sur les exigences souvent purement contemplatives, ou tactiles à peine, du vieillard, et ses performances amoureuses, à tout prendre, sont en nombre très modéré pendant les dernières années de son exil (un peu plus d'une demi-douzaine par an, en moyenne, entre 1865 et 1870); ces chiffres, d'ailleurs, s'accroîtront beaucoup, de manière assez surprenante, avec l'âge; mais les carnets de 1870-1871, à la différence des précédents, n'offrent point de ces listes récapitulatives qui, pour les années antérieures, nous dis-

pensent de toute hésitation. Deux élues privilégiées, parmi ce troupeau de biches, et presque une troisième, cette dernière étant M^{lle} Amélie Désormeaux, qui ne se laissa point ignorer des contemporains; les deux autres s'appelèrent Constance Montauban et Marie Mercier, la première plus longuement connue du poète que la seconde. Et Louise Michel — Viro major — que nous n'aurions pas cru de ces complaisantes, y figure, à l'improviste. Et pourquoi pas, après tout, s'il est vrai que des personnes d'une société aussi choisie que M^{me} Philippe André, du château de Roth, près Vianden, ou M^{me} de Latte, épouse d'un « auditeur militaire » à Gand, ont, à la première occasion, elles aussi, on le verra, abandonné au galant vieillard leurs lèvres, et un peu davantage ?

Comme il se défie de Juliette, le pauvre vieil homme dominé par la convoitise, comme il a peur de lui faire du mal, comme il essaie, gauchement, de lui cacher ses « turpitudes » ! Elle a soixante-quatre ans en 1870; depuis longtemps il ne la prend plus dans ses bras; mais il la chérit, d'une profonde tendresse; il ne veut pas qu'elle soit malheureuse à cause de lui; et puisqu'il est incapable de renoncer au plaisir, du moins, le plus possible, qu'elle ignore ses indignes rencontres. Et les prénoms de femmes, dans les carnets, se métamorphosent comme ils peuvent, en de rassurants noms propres masculins : « Zoé » devient « Zolé », « Maria », « Mariat », « Marthe » se mue en « Marthel », et une « Anna » prend, par surcharge, les traits du sanglant Johannard; le salaire de ces femmes nues se déguise en « secours » à des infortunés; « pros. », écrit même, une fois, notre poète, souhaitant que Juliette, si son inquiète indiscretion va jusqu'à ouvrir le carnet, lise sans faillir sous cette abréviation le terme de « proscrit » (l'artifice a beaucoup servi à Hugo pour les notations de cette espèce, chaque année, à Bruxelles), alors que ce n'est pas ainsi tout à fait que le mot s'achève, dans sa pensée. Quant à Constance Montauban, elle revêt sous sa plume quantité d'apparences successives, tan-

tôt « Stancemont », tantôt « Tauban », tantôt, noblement, « Monte-Albano ».

Le grand-père voisine avec l'aegipan. Ses petits-enfants le ravissent, et il les adore; il note leurs progrès; il joue avec eux; il les comble de présents; il fait faire à Georges, le 4 septembre 1870 (Georges a eu deux ans au mois d'août), sa première prière. Le grand-père lui a joint les mains et Georges a répété après lui : « Mon Dieu, veillez sur ceux qui m'aiment et que j'aime. Soyez béni. » 4 septembre. Vingt-septième anniversaire. Le 4 septembre 1843, la chère, la « douce » Léopoldine — dix-neuf ans — s'engloutissait dans la mort, à Villequier. Le père n'oublie pas la date affreuse; cette année-là, 1870, moins que jamais, à cause des événements qui s'accomplissent : il s'adresse à la disparue, mais qui est là, il n'en doute pas, comme un « ange », et il lui demande : « Veille et prie ! » Et l'année suivante, 4 septembre 1871 : « Ton anniversaire, ma fille bien-aimée ! » Entre les deux dates, un deuil de plus, d'une aussi brutale et atroce soudaineté que le deuil de jadis. Charles, quarante-cinq ans, a été foudroyé, dans la rue à Bordeaux, par une apoplexie. « Quel désespoir ! [...] Si je ne croyais pas à l'âme, je ne vivrais pas une heure de plus » (13 et 14 mars 1871). Sombre vie, c'est vrai, que celle de Hugo, « dure et funèbre », sous sa surface éblouissante. Encore ne sait-il pas, en 1871, que son second fils, dans deux ans, lui sera, à son tour, arraché.

*

Ce ne sera point non plus, j'imagine, un des éléments les moins instructifs de ces pages que les informations qu'elles nous apportent, au jour le jour, sur les sentiments de Hugo à l'égard de la Commune. Il y a chez lui, c'est indéniable, une méconnaissance des problèmes économiques et sociaux dans la réalité de leur structure. Hugo reste un jacobin, du même type intellectuel à peu près que ce Ledru-Rollin qu'il n'ai-

mais pas, mais avec plus de chaleur humaine, une plus sérieuse participation affective aux souffrances des opprimés. La Commune le scandalise; son ami Jules Simon (de son vrai nom Jules Suisse) est ministre chez Thiers; Lefèvre et Lockroy, autres bourgeois amis de l'ordre sous un vocabulaire captieux, dénoncent auprès de lui les « excès » des rouges; la destruction de la Colonne l'atteindra, lui, le fils du général Hugo, comme un effroyable attentat à nos « gloires ». Et puis Delescluze est à l'Hôtel de Ville et Delescluze est quelqu'un qui lui fait horreur. Il a quitté Paris dès le 22 mars, appelé, c'est vrai, par des obligations impérieuses à Bruxelles; mais il pourrait au bout de huit jours regagner Paris; il se garde bien de le faire, et s'il tient l'Assemblée pour « féroce », la Commune lui paraît « idiote » (11 avril). A l'abbé Michon il confie : « il faut se tenir comme sur une lame de couteau entre les folies de l'Hôtel de Ville et les folies de Versailles ». Pourtant, il a compris ce qui se mêlait de désespoir au soulèvement des pauvres; il a décrit, deux ans plus tôt, dans l'Homme qui rit, la pyramide sociale et sait sur quelles iniquités, sur quelles asphyxies, repose le bonheur des repus. « Le satisfait, écrivait-il alors, c'est l'inexorable », et il va voir au travail ces « inexorables », dès le 21 mai, et leur ordre « à l'état flagrant ». Hugo n'est pas de la race des Renan et des Taine. Avec une bassesse inconsciente d'elle-même et qui révèle le fond d'un être, Renan se targuera d'avoir pu, chez Brébant, ignorer quant à lui les rigueurs du siège, et se conserver précieusement les pieds chauds et le ventre plein; puis il écrira sa Réforme intellectuelle et morale de la France où la canaille se voit assigner, au chenil, la place dont il n'est pas bon, on vient de le lui prouver comme il faut, qu'elle bouge. Quant à M. Taine, Flaubert discernera d'un coup d'œil, dans ses Origines de la France contemporaine si soucieuses de rappeler au pays « les véritables bases de toute société », « la peur violente qu'il a eue de perdre ses rentes » (lettre du 9 juillet 1878). Non, Hugo n'est pas de cette race. Il

est riche — d'une fortune qu'il a gagnée tout seul et sans spoliation d'autrui; son génie l'a placé « parmi ceux qui jouissent », mais il est « avec ceux qui souffrent ». Et à peine assiste-t-il aux premiers déploiements de la répression versaillaise et de la terreur blanche qu'il offre asile publiquement, dans sa maison, aux vaincus traqués. Louis Blanc, Schœlcher le désapprouvent. Tant pis! Et partent de sa plume, coup sur coup, ces grandes pièces frémissantes, admirables, que l'Année terrible ne recueillera pas toutes, et qui s'appellent les Fusillés, la Prisonnière passe, A ceux qu'on foule aux pieds, et les poèmes VI, VII, XXI de la « Corde d'Airain » dans Toute la Lyre :

La bête fauve sort de la bête de somme

.....
 Etonnez-vous après, ô semeurs de tempêtes
 Que ce souffre-douleur soit votre trouble-fête!

L'exécration intarissable qui, depuis près d'un siècle, chez les « gens de bien », poursuit les pas et la mémoire de Victor Hugo, c'est là, devant nous, qu'elle prend son origine. On lui eût passé sa résistance au coup d'Etat de Louis Bonaparte, et bien plus aisément encore ses colères anticléricales. Mais, défendant les communards contre les fureurs possédantes, Hugo a touché à l'Arche. Inadmissibles, inexpiables, un ton comme le sien, et ces remarques sans bienveillance sur « le meurtre pour le bon motif », et cette observation déplacée :

Oui, l'on a sauvé l'ordre et l'Etat, et je crois
 Que c'est pour la cinquième ou la sixième fois.

Et cette traduction trop directe de la pensée des honnêtes gens :

Donc nous nous défendons; c'est juste; Diogène
 Rageant de voir dîner Trimalcion, le gêne.

« Ecrivez votre prochain livre en allemand! » criera dans le Figaro Barbey d'Aurévilly, indigné, au poète de l'Année terrible, cette « élégie enflammée, violente,

hypocrite et comminatoire sur les malheurs et les punitions de la Commune »; « abominables concetti d'une queue-rouge déguisé en prophète »; ça c'est de Sarcey, dans le Gaulois; et M. Edmond About, dans le Soir, déchirera de son mieux ce Victor Hugo « millionnaire par la générosité des badauds et par sa propre avarice », monstrueuse « cymbale de charlatan ».

Cependant, où qu'il fût, sous le déchaînement des haines, et le cœur plein de souvenirs en deuil, Hugo demeurerait cet homme parmi les choses qui regardait, qui écoutait, vulnérable plus qu'aucun autre à leur poignante comparution. Le 21 octobre 1870, c'est la diane dans Paris qui le bouleverse : « On entend d'abord, près de soi, un roulement de tambours, puis une sonnerie de clairon. [...] Puis le silence se fait. Au bout de vingt secondes, le tambour recommence, puis le clairon, chacun répétant sa phrase, mais plus loin. Puis cela se tait. Un instant après, plus loin, même chant du tambour et du clairon, déjà vague, mais toujours net. Puis, après une pause, la batterie et la sonnerie reprennent, très loin. Puis encore une reprise, à l'extrémité de l'horizon, indistincte, et pareille à un écho. Le jour paraît [...] »; 3 mai 1871, Bruxelles; Charles est mort : « A minuit, le rossignol. En même temps, j'entendais Jeanne endormie dire en rêvant : « Papa »; 25 août 1871, en rentrant d'une excursion : « Lune. Vallée mystérieuse. Lueur extraordinaire. Flamme qui s'éteint, comme si l'on soufflait dessus, dans un lieu inaccessible, à la lisière d'un bois. J'ai pensé au mot d'Hamlet à Horatio »; 25 septembre 1871, Reims : « J'écris ceci [...] avec le soleil levant et la cathédrale devant les yeux [...] J'écoute les cloches. Elles sont deux qui dialoguent, une grosse et une petite. La grosse dit : — Oh! que je t'aime! La petite répond : — Oh! que non! »

Henri GUILLEMIN.





VICTOR HUGO

CARNETS INTIMES

1870-1871

publiés et présentés par Henri Guillemin

Nous publions ici pour la première fois dans leur totalité plusieurs de ces carnets intimes de Hugo qui sont restés si longtemps secrets. A vrai dire, plusieurs emprunts leur ont déjà été faits, mais jamais ils n'ont paru dans leur intégralité.

Ce que l'on va donc lire, dans cet ouvrage, c'est le texte complet des quatre carnets intimes où Victor Hugo prit quotidiennement des notes pendant ces mois de 1870 et de 1871, qui formèrent ce qu'il nomma *l'Année terrible*. Au texte des carnets, Henri Guillemin, à qui l'on doit la présente édition, a joint des fragments épars se rapportant à la même époque.

Sous nos yeux, défilent dans ces pages la déclaration de guerre, la fin de l'exil du poète, le retour en France, le siège de Paris, la mort de Charles Hugo, la Commune, l'expulsion de Belgique, les séjours à Vianden et à Altwies, la naissance des pièces qui formeront *l'Année terrible*, la liaison du vieil homme avec Marie Mercier.



Précédemment paru

VICTOR HUGO

SOUVENIRS PERSONNELS (1848-1851)

réunis et présentés par Henri Guillemin

620 fr. Baisse comprise + T. L.